

Chapitre I

Christina jeta un dernier regard sur sa maison blanche, tout était prêt, les valises chargées dans la voiture. Elle ferma la grosse porte en chêne brune qui grinça sur les dalles de marbre noires et blanches, traversa le grand jardin où sommeillaient dans cette nature endormie les arbres, les nombreuses plantes et les fleurs qu'elle soignait, aimait avec amour et qui attendaient le retour du printemps. Christina aimait beaucoup son jardin, elle y passait de nombreuses heures à y travailler ou à s'y reposer dès les premiers beaux jours. Cette jeune femme avait une âme douce et très sensible, elle avait gardé au fond de son âme l'image d'une petite fille malgré ses vingt-huit ans.

Une voix la fit sortir de ses pensées... c'était Alain son mari.

— Tu viens chérie lui dit-il ?

— Oui, j'arrive lui répondit la jeune femme.

Le mari de Christina possède une société en constructions immobilières. Il travaille principalement avec l'étranger dans les pays où le tourisme prend une grande extension. Actuellement, il est occupé aux îles Canaries, sur l'île de Tenerife. Il vient d'y faire construire une chaîne d'immeubles à appartements ; cela marche très bien, il est plus que satisfait de son investissement. Les touristes, toujours en plus grand nombre, affluent des quatre coins de l'Europe. Le climat de l'île du nord, mais surtout du sud est chaud et sec, c'est ce qui attire très fort les Européens, à la recherche de soleil. Les Anglais y sont, comme partout d'ailleurs, en très grand nombre. Ils quit-

tent pour quelques jours ou quelques semaines, les brumes et les brouillards glacés, la Tamise, Westminster et son célèbre Big Ben. Ensuite viennent les Allemands qui quittent leurs hivers sibériens, comme les autres pays de l'est. Depuis la chute du mur de Berlin, tous ces peuples, privés de tout pendant tant d'années, avides de découvrir d'autres horizons, accaparent les agences de voyages, principalement pendant la longue saison d'hiver. On les voit débarquer sur toutes les plages, à leur langage, on les reconnaît facilement. Il y a aussi des Français, des Belges, mais ceux-ci sont en minorité ; toutes les nationalités se côtoient, en parfaite harmonie. La construction, est en pleine activité. Les hôtels, les appartements poussent comme des champignons. Des villes nouvelles naissent, des étendues de terrains vagues, incultes faits de laves, de pierres, où poussaient seulement quelques cactus, disparaissent pour faire place à des palaces, revêtus de pierre blanche ornés de bougainvilliers aux fleurs multicolores : du rouge le plus vif au rose bonbon. Alain, le mari de Christina venait de rentrer des Canaries, voici à peine deux semaines, le gros œuvre était terminé. Il fallait, à présent penser à l'aménagement et à la décoration des appartements. C'était le travail de Christina avec l'aide de deux collaborateurs de son mari, deux Canarios, elle supervisait le tout. Christina choisissait les meubles, mariait les couleurs des tissus d'ameublement, avec le ton des boiseries et des peintures murales.

L'appartement témoin, c'était son œuvre, son dada, elle le voulait parfait, agréable à vivre, bien éclairé par le soleil qui inonde les longues et chaudes journées sur les îles. C'est avec chaque fois un plaisir énorme qu'elle partait sur l'île de Tenerife, pour décharger son mari qui était tellement occupé par ses affaires. Il quittait la maison très tôt, vers les six heures du matin lorsque le temps le permettait et rentrait souvent tard, au delà parfois de vingt heures. C'était son boulot et pour rien au monde, il n'en aurait

changé. Pour la jeune femme, c'était un réel plaisir d'aller à la rencontre du travail mais aussi du soleil. Elle jeta une seconde fois un dernier regard vers leur maison qu'elle aimait beaucoup, serra contre elle la veste en velours noir de son tailleur comme pour se protéger du froid ; elle frissonna... nous étions fin novembre.

Elle monta dans la voiture qui l'attendait au bas de l'escalier du jardin.

C'était une nouvelle auto, achetée la veille par son époux. Un faible rayon de soleil, lui caressa la joue, comme pour lui dire au revoir et lui souhaiter bon voyage ; il la retrouverait là-bas, sous le soleil des îles, là où il brille de tous ses feux sans jamais se lasser...

L'auto démarra à toute allure. Une heure et trente minutes la séparaient de l'aéroport. Christina s'installa confortablement à côté de son mari dans la Mercedes coupé bleu nuit ; les coussins étaient moelleux, du même ton que la voiture ; elle les caressa légèrement du bout des doigts, comme l'on caresse un tissu soyeux, une chose, un objet que l'on aime, que l'on a longtemps désiré...

Elle était bien, inspira. Ses longues jambes au galbe parfait, moulées dans des bas de voile noir, très fins, laissaient apercevoir, une très jolie et fine dentelle, qui dépassait de sa jupe, courte et moulante. Une dentelle, plus claire que les bas et qui contrastait très fort avec le noir des bas.

Alain avait été attiré par cette chose qui lui clignait de l'œil et qui avait un aspect folichon, il tressaillit tout au-dedans de lui... Il ne laissa rien paraître de son trouble délicieux occasionné par un bout de dentelle qui dépassait de la jupe de sa chère épouse. Pour chasser les pensées qui étaient en lui il doublait, redoublait les voitures et les camions, à vive allure, à plus de cent vingt kilomètres heure. Il roulait vite, pour rattraper le temps perdu.

Les femmes sont toujours en retard, se dit-il. Juste, avant de partir, elles ont toujours oublié, quelque chose, on

dirait qu'elles le font exprès, pour ennuyer leur monde, enfin... il était nerveux Alain. Christina n'avait rien remarqué, elle était plongée dans ses pensées. Lesquelles ? C'est ce que se demandait son mari. Elle ne disait mot, elle avait les yeux à demi fermés. Tout ce trafic, l'énervait, surtout lorsqu'elle avait un avion à prendre. Elle se redressa sur son siège et regarda vers la direction de son mari. Il lui prit la main, serra si fort ses doigts, qu'elle lança un petit cri, semblable à celui d'un oiseau tombé du nid... Il n'en pouvait plus... Au prochain parking il s'arrêterait quelques minutes seulement, pour prendre une dernière fois, sa femme contre lui avant son départ ; il ne la reverrait plus avant trois semaines ou même un mois ; cela dépendra de l'avancement des travaux. L'aménagement, la décoration des appartements, c'est un travail délicat qui demande beaucoup de temps, d'attentions, de soins. Christina avait une âme de décoratrice, il lui faisait entièrement confiance.

Tant pis pour le retard se dit Alain et tout le trafic, je vais m'arrêter et laisser passer ce bouchon qui bloque la circulation ; après cela, cela ira mieux, au propre comme au figuré, sans doute ! Le petit bout de dentelle, était toujours là pour le narguer ! Il avait allumé en lui, une flamme que seule sa femme pouvait éteindre ? Soudain, un panneau se profila à quelques mètres de lui, il lut parking à deux cents mètres, cela lui donna une petite idée.

— Je dois m'arrêter un court instant, la voiture est en rodage. C'est sa première longue sortie dit-il à sa femme.

— Je croyais que l'on ne rodait plus les voitures actuellement dit-elle.

— C'est quand même préférable pour le moteur dit-il, surtout l'hiver.

Alain était de dix ans son aîné, elle lui laissait prendre toutes les décisions surtout lorsqu'il s'agissait de sa voiture, c'était son bien, sa chose, son jouet. Il l'entretenait, la soignait, comme une femme. Christina, quant à elle, ne

connaissait rien dans les voitures ; elle conduisait sa petite voiture uniquement pour faire ses achats ou descendre en ville lorsqu'elle rencontrait une amie. La plupart du temps, elle était toujours avec son mari lorsqu'ils se déplaçaient soit en Belgique, soit à l'étranger. Elle se laissait conduire !

Elle s'adressa à son mari qui se dirigeait vers le parking.

— Ne traîne pas trop, je n'aime pas d'arriver à la dernière minute enregistrer les bagages cela prend parfois beaucoup de temps. J'aimerais avoir une place en non-fumeur.

Alain gara la belle auto, à l'autre bout du parking, loin des autres voitures qui se trouvaient là. Le parking était peu encombré, presque désert à pareille heure, en cette fin de matinée pourtant.

Cela arrangeait Alain qui avait une idée en tête, depuis quelques instants,

Depuis ce désir qui montait en lui comme la sève au début du printemps !

Il descendit de son automobile, leva le capot pour laisser refroidir le moteur... Christina en profita pour se refaire un brin de beauté : se repoudra le bout du nez, remit un peu de carmin sur ses lèvres, s'étira longuement comme une chatte au soleil pour se dégourdir les jambes.

Alain posa une main sur les belles longues jambes de sa femme, puis la serra très fort contre lui ; avec fougue, avec passion il prit sa bouche. La jeune femme, se dégagea de son étreinte.

— Tu es fou, dit-elle. Tu te conduis comme un vulgaire chiffonnier.

Alain la reprit à nouveau dans ses bras, ses mains volaient bas...

— Arrête, lui dit-elle. Nous allons, nous fâcher. Il y a des lieux plus indiqués pour ce genre de choses. Tu ne crois pas ?

Christina avait reçu une éducation très sévère et très stricte chez les bonnes sœurs de l'Enfant Jésus. Elle avait horreur de la vulgarité et surtout de se faire remarquer en public : c'est ce qui se passait à l'instant même. Si une tierce personne était passée à ce moment-là, elle en fut toute bouleversée, elle ne connaissait pas son mari, sous son vrai jour ; à présent elle comprenait le pourquoi de cette décision : s'arrêter pour faire refroidir le moteur de sa voiture ! C'était un peu fort, elle était pressée et voilà comment il se comportait, était-il dans son état normal... il la serra à nouveau contre lui, ses mains la caressaient, il la serrait de plus en plus fort. Elle le repoussa de toutes ses forces.

— Laisse-moi, je t'en prie.

Elle l'avait repoussé si fort qu'il en perdit ses lunettes ; lui qui était myope, il n'y voyait plus... où étaient ses lunettes, à tâtons il les chercha sur le siège, sous son siège, crac, crac, crac... oh ! Malheur elles étaient allées se cacher sous son pied, d'une main hésitante, il ramassa, sans rien voir, la monture de lunettes, dans quel piteux état se trouvait-elle : une branche cassée, un verre brisé, l'autre fendu, lui aussi.

Il lança un gros juron, lui qui ne blasphémait jamais.

— Bon dieu, qu'est ce que je vais faire, comment vais-je conduire ?

Son front était moite, sans ses lunettes, il perdait tous ses moyens.

— C'est de ta faute dit-il à sa femme, tu en fais des histoires pour un petit baiser, je ne vais pas te violer et puis quand même, ajouta-t-il, vertement, j'en aurais le droit, tu es ma femme, oui ou non, bon dieu !

Il avait l'air très fâché ; Christina ne l'avait jamais vu dans une pareille colère. Elle dut bien admettre, qu'elle ne connaissait pas son mari, pas encore...

— Et toi, tu ne dis rien, dit-il, en la regardant, avec des yeux de taupe !

Tu n'as pas une idée, pour nous sortir de là ; non, mais non, tu me laisses toujours toutes les initiatives. Tu aurais pu au moins m'aider à ramasser mes lunettes, elles ne se seraient pas brisées.

Quelle journée, murmura-t-il entre les dents. Si j'avais pu prévoir cela, mais qu'est ce qui m'est passé par la tête ?

Était-ce le film qu'il avait vu, hier soir à la télé, un peu coquin, qui avait perturbé ses sens. Non, cela n'était pas possible, impensable, se dit-il. Était-il normal, pareille situation ne lui était jamais arrivée ; Christina était si jolie, si, si... il cherchait les mots, si désirable, s'en rendait-elle compte ? Non, elle était si pure, si droite, elle ne connaissait rien de la vie et des hommes... à quatre pattes dans la voiture, Alain ramassait tant bien que mal ce qui restait de ses lunettes. Il posa sur son nez, les deux branches, dont l'une portait un verre fendu et l'autre à moitié cassé.

Christina, malgré la situation, en le voyant ainsi, se mit à rire :

— Ah, ah, ah, ah, ah, ah !

— Tu peux bien rire, nous voilà dans de beaux draps lui dit Alain.

— Tu ne prends pas l'avion, toi, rétorqua la jeune femme.

— J'avais un rendez-vous à douze heures dit-il, d'un air triomphant : il ouvrit la boîte à gants. Je dois avoir une paire en réserve ici, dans un étui.

Tu sais bien, je possède toujours plusieurs paires ; avec ma myopie, c'est indispensable, tu le vois. Tu me dis parfois que j'exagère avec mes lunettes, sans elles, je suis perdu. Il chercha, parmi les documents, les retourna dans tous les sens... rien, aucune trace de lunettes, même pas de lunettes solaires.

— Où sont-elles passées ? Elles sont toujours toutes dans la boîte à gants ? Je n'y comprends rien, mais rien.

— Oui, je comprends dit Christina tu viens de changer de voiture et tu as oublié de les remettre dans ta nouvelle voiture.

— Il faut que je pense à tout, à tout. Tu aurais pu y penser aussi lui dit-il ?

Il fouilla dans toutes ses poches, rien !

Il prit sa serviette qui se trouvait sur le siège arrière de sa voiture, il chercha... en vida le contenu sur le siège : il y trouva, bic porte-documents, mouchoirs, papiers divers, crayon, mais pas d'étui à lunettes.

— Ah ! Si... ouf !

Il respira profondément, un étui, il avait en mains un étui à lunettes. Pour une fois, il avait de la chance pensa-t-il. Il l'ouvrit, stupeur,

Il était vide, complètement vide... qu'est ce que cela voulait dire.

— Tu comprends quelque chose, toi dit-il à sa femme. Voici, mon étui il est vide, je dis bien vide, il criait plus fort en disant cela, comme s'il s'adressait à des milliers de personnes.

— Ne crie pas si fort, je t'en prie, on nous regarde.

En effet, deux chauffeurs de camions qui se trouvaient dans l'axe de leur voiture, se posaient des questions, rien qu'à les voir et les entendre crier fort. Ils ne désiraient aucunement se mêler de leurs affaires et passèrent leur chemin.

Alain n'en pouvait plus, mais où était sa seconde paire de lunettes ? Au bureau ?

— Où sont tes lunettes, alors ?

— Je n'en sais rien, si je le savais, je te le dirais. Quelle question stupide.

— Bon, c'est bon, dit la jeune femme tu en achèteras d'autres.

— J'en ai besoin maintenant, en acheter, en acheter, ce n'est pas ici sur un parking d'autoroute que je vais trouver un marchand de lunettes...

Il n'y a qu'une seule et unique solution pour que tu puisses arriver à temps à l'aéroport, je vais conduire... il ajusta la branche de lunettes tant bien que mal, mais il était dans l'impossibilité de conduire...

Christina sortit de la voiture. Elle marcha quelques instants de long en large.

Elle ne pouvait rester là, ainsi à attendre, attendre quoi, un miracle qui se produirait, il ne fallait pas y penser. Christina n'était pas une femme à se laisser abattre. Ils en sortiraient, mais comment. Elle se mit à réfléchir à la question...

Conduire ce nouvel engin acheté la veille, qu'elle ne connaissait pas du tout, non cent fois non, elle tenait trop à la vie pour la mettre en balance, parce qu'elle devait prendre un avion, non...

Elle était bien trop nerveuse pour pouvoir conduire. Après ce qui c'était passé, non, elle ne pourrait pas ; qu'est ce qui avait bien pu se passer dans la tête de son époux ? Il était devenu tout à coup, un autre homme, un homme qu'elle ne connaissait pas, un être différent de celui qu'elle avait épousé.

Si elle ne l'avait pas repoussé, toute cette mésaventure ne serait pas arrivée... elle aurait dû faire attention à ses lunettes. Elle ne se souvenait même pas comment cela s'était produit... tout avait été si vite, tellement vite... cela avait duré quelques secondes, il l'avait embrassée, cela c'était normal, mais lorsqu'elle avait senti sa main la caresser, à la vue de n'importe qui qui passait par là, non, sa pudeur avait pris le dessus, cela ne se faisait pas ; d'un geste brusque, elle avait repoussé l'homme, avide de sensations, d'amour et de sexe... elle était plongée dans ses pensées et revivait en son esprit cette bande dessinée en images...

Elle posa sa main sur son front, comme pour y trouver, l'inspiration dont elle avait besoin, s'immobilisa un court instant sur place.

Marcher jusqu'à la plus proche borne téléphonique, c'était une solution, presque impossible à réaliser, elle regarda sa jupe fuseau et ses chaussures à talons hauts : c'était exclu...

Faire de l'auto-stop : cela ne l'enchantait guère.

Elle opta pour la dernière solution, la plus adéquate. Quant à son mari il pourrait se rendre à pieds à la borne téléphonique la plus proche ou faire du stop.

Que faisait-il, en ce moment ?

Elle retourna vers la voiture, où était-il ? Il était toujours là, occupé à rassembler, tant bien que mal, ce qui restait de ses lunettes.

Mais dame fortune veillait sur le couple ! Une automobile s'immobilisa près d'eux dans un bruit de pneus mouillés : c'était une voiture de sport, très voyante, d'un rouge écarlate.

Difficile de ne pas la voir et d'un très mauvais goût se dit la jeune femme. Qu'à cela ne tienne, serait-ce notre roue de secours ?

On allait voir. Un homme grand, imposant dans un costume bleu s'avança vers Christina.

— Puis-je vous être utile, demanda-t-il à la jeune femme.

De loin, il avait aperçu une silhouette, frêle, menue, chevelure blonde tombant sur les épaules, semblable à une gerbe de blés, mûrie sous les rayons d'un soleil d'été. Roberto, ce bel inconnu, ne pouvait rester insensible à tant de beauté, surtout lorsqu'elle émanait de la gente féminine. Il salua la jeune femme et lui dit :

— Vous êtes en panne avec votre automobile ? Il n'avait pas vu Alain qui était à demi caché dans la voiture, occupé à chercher, une des branches de ses lunettes brisées...

— Voici mon mari... dit la jeune femme à l'inconnu.